

— C'est bon, répondit M. Girard, si tu désires le revoir au moment même où il vient de te quitter, ton incertitude me semble assez fixée; ne te vante donc plus de la confiance absolue que tu as dans ton vieux père.

Et il quitta sa fille en souriant.

VII.

Quand, huit jours après, Frédéric arriva aux Grandières, il n'y trouva que M. Girard qui était occupé des derniers soins d'une abondante vendange. Après avoir laissé souffrir quelque temps son neveu d'une impatience que la politesse seule lui faisait dissimuler, M. Girard lui dit :

— Tu t'ennuies ici. Un villageois qui pense à sa cuvée n'a pas le temps d'être aimable; rends-moi donc un service : Louise doit être aux Ormoyes ou au moulin, va la trouver et prie-la de m'envoyer Bellouart et Claude, si elle n'a pas besoin d'eux, car je manque de bras ici.

— Je cours faire votre commission, cher oncle, répondit Frédéric enchanté.

Guidé par les indications de la fermière, Frédéric descendit jusqu'aux ormes du verger sous le feuillage desquels se cachait un pavillon rustique bien connu de lui, car c'était de ce pavillon que sa mère et celle de Louise surveillaient les jeux de leurs enfants tout en échangeant des confidences et en jouissant de la fraîcheur du paysage. Il entra dans ce petit réduit par la porte entr'ouverte et il le trouva avec étonnement tel qu'il était resté dans ses souvenirs.

— Ah ! vous voilà, dit Louise, d'un son de voix profond et le visage animé par une émotion soudaine, puis elle montra du doigt à Frédéric un fauteuil en face du sien. Involontairement Frédéric regarda ce siège recouvert d'une ancienne